

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 58 (1920)
Heft: 22

Artikel: Le maréchal de Poirel : souvenir du 16 mai
Autor: Jean
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-215609>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1862, par L. Monnet et H. Renou

Rédaction et Administration :
Imprimerie **PACHE-VARIDEL & BRON**, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à la

PUBLICITAS
Société Anonyme Suisse de Publicité

LAUSANNE et dans ses agences

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, un an Fr. 8.70

ANNONCES : Canton, 20 cent.
Suisse et Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

On peut s'abonner au Conteur Vaudois,
jusqu'au 31 décembre 1920 pour

4 fr.

en s'adressant à l'administration, Pré-
du-Marché 9, Lausanne.

Sommaire du Numéro du 28 mai 1920. — Fêtes de
mai (G. Héritier). — LO VILHIO DÈVESÀ :
Ronde fribourgeoise. — Le maréchal de Poirel (Jean
de la Cerjaulette). — A quelque chose malheur est
bon. — CHEZ NOUS : Le Flon (Niche). — La psycholo-
gie du nouveau décoré (Ch. Monselet). — FEUIL-
LETON : Fumée, suite (B. Dumur).



FÊTES DE MAI

ADIS quand la vie en Suisse était simple
et patriarcale, lorsque le cosmopolitisme
n'avait pas encore évincé les jolies tradi-
tions et les joyeuses coutumes, le mois de mai, en
nombre de cantons, était salué par des fêtes exqui-
ses. Les enfants chantaient les « chants de mai » et
dansaient des rondes dont le *Jeu du feuillu*, de Ja-
ques-Dalercroze donne une idée. En Suisse romande
ces danses étaient fréquentes. On chantait aussi, en
« rondant » dans le canton de Berne, et la mode a
subsisté jusqu'aujourd'hui dans le Tessin. On fête
aussi le premier dimanche de mai; parfois le pre-
mier mai. Et c'est d'un aspect fort joli, infiniment
gracieux. Des jeunes filles ou des jeunes garçons,
souvent les uns et les autres, enguirlandés et por-
tant des rameaux verts et fleuris, processionnent
dans le village en chantant le printemps.

Beau mois de mai, joyeux, joli
Mois de mai tout nouveau fleuri,
Chantez fillettes...
Mois de mai qu'on disait perdu
Aujourd'hui tu es revenu,
Dansez fillettes !
Dansez, fillettes et garçons
Dansez et chantez la chanson
Du printemps qui fleurit l'herbette,
Riez, fillettes !

Et tout en disant ces « maïentes », ils sollicitent
de petits présents. Parfois le cortège est précédé
d'un couple, les époux de mai, nommés aussi roi et
reine de mai, qui symbolise une année abondante
pour toute la région.

Dans le canton de Neuchâtel, à Dombresson, par
exemple, les garçons n'avaient la permission de
chanter que si les hêtres étaient déjà feuillés le
premier dimanche de mai. Au cas contraire, c'é-
taient les filles qui chantaient. Ailleurs, quand les
garçons chantaient, ils avaient le droit d'embrasser
les filles.

Quand la Maïentse on chantera,
Embrassera qui nous plaira.

dit encore une façon proverbe.

Au dix-huitième siècle et au début du dix-neu-
vième, à Grandson et à Arzier (Vaud), le cortège
était conduit par une délicieuse fillette, couronnée
de muguet, de pervenches, de violettes et qu'on
appelait « reinette de mai ». A Estavayer les gar-
çons circulaient dans des chars avec des fleurs blan-
ches qu'ils jetaient aux filles avec force lazzis pa-
tois. Celles-ci ne demeuraient pas en reste et leur
lançaient des fleurs jaunes en les appelant « Bovin-
rons » (petit bouvier). Dans la campagne fribour-
geoise, la mode de ces fleurs jaunes pour marquer
les garçons est coutumière. On en fixe des bouquets
aux faites des toits et les garçons doivent les enle-
ver par tous les moyens possibles. De là des exploits
de gymnastique et de hardiesse au cours desquels
les plus audacieux et les plus adroits se distinguent.

En certaines localités, dont le nombre, hélas !
tend à diminuer, on dresse des arbres de mai; ce
sont, d'ordinaire, des sapins ornés de rubans mul-
ticolores, de fleurs, de bibelots en clinquant. Au-
trefois, dans les cantons de Vaud, Soleure, Tessin,
Zurich, Berne (Jura), ces arbres étaient fréquents,
mais, aujourd'hui, ils deviennent rares. D'autres
coutumes de mai, railleuses ou gracieuses, ont dis-
paru. Aussi, dans nombre de villages, on décorait
d'un petit arbre vert les maisons des jeunes filles
un peu... légères. Cet usage semble être partout
aboli.

En revanche, certaines choses jolies ont ressus-
cité en ces dernières années, entre autre l'orne-
mentation fleurie des fontaines.

Dans quelques paroisses de la Suisse centrale,
le mois de mai est salué par les cloches et tandis
que carillonnet gaiment tous les clochers, les
bonnes gens prient pour que l'année soit féconde.
En Suisse romande, au seizième et au dixseptième
siècle, la venue du joli mois était célébrée par
des « Châteaux d'amour ». Les renseignements
font défaut sur ce sujet poétique. C'était sans doute
une survivance de ces jeux d'amour du moyen âge,
qui consistaient dans le siège et la prise figurées
d'une citadelle défendue par des jeunes filles qui
lançaient des fleurs en guise de projectiles. Les
batailles de fleurs, dont s'égaient les carnivals de
Provence et d'Italie donnent une idée moderne de
ce que pouvaient être des réjouissances d'autrefois.

Enfin, pour terminer, citons le « 1^{er} mai » des ou-
vriers socialistes, fête plus politique que plaisante
et où l'*Internationale* remplace la « maïentze » des
villageois. G. Héritier.

Les gaités de l'annonce. — L'annonce suivante,
publiée par un de nos journaux romands, s'adresse
particulièrement aux dames :

« Ne voulant continuer que l'article en poil de cha-
meau, nous vendons à moitié prix nos robes de cham-
bre chaudes, fantaisies et deuil pour dames. Ces der-
nières sont tout à fait modernes et doublées de fla-
nelle, etc.

Qu'est-ce qu'une caution ? demandait un examina-
teur de droit à un candidat.

— C'est une garantie prise, répondit-il avec em-
barras.

— De quel genre et dans quel but ?

— Elle doit parer à certaines éventualités.

— Alors, si le temps se couvre et si je sors avec
mon parapluie, je prends une caution ?

— Pardon ! fit l'élève en se ravissant, vous ne pre-
nez qu'une précaution !



RONDE FRIBOURGEOISE

Intré Tzerlin é Marchin
Ley a ouna tzapaletta;
Intré Tzerlin é Marchin;
Sur le verdindin,
Dans mon jardin.
Ley a ouna tzapaletta,
Din, din, dans mon jardin.

I ley a on moinou bliian,
Que confiché lé filletté
I ley a on moinou bliian,
Sur le verdindin,
Dans mon jardin,
Que confiché lé filletté
Din, din, dans mon jardin.

Lé z'a toté confécha;
Li'a léchi la pllie galéza;
Lé z'a toté confécha,
Sur le verdindin,
Dans mon jardin.
Li' a léchi la pllie galéza,
Din, din, dans mon jardin.

Porqué me déléchi-vo,
Mé qué chu la pllie galéza ?
Porqué me déléchi-vo ?
Sur le verdindin,
Dans mon jardin.
Ley a ouna tzapaletta
Din, din, dans mon jardin.

* * *

Entre Echarlens et Marsens
Il y a une petite chapelle,
Entre Echarlens et Marsens,
Sur le verdindin,
Dans mon jardin,
Il y a une petite chapelle
Din, din, dans mon jardin.

Il y a un moine blanc
Qui confesse les fillettes, etc.

Il les a toutes confessées,
Moi qui suis la plus jolie ? etc.

Pourquoi me délaissez-vous,
Moi qui suis la plus jolie ? etc.

LE MARÉCHAL DE POIREL

Souvenir du 16 mai.

L y a encore des esprits indépendants !...
C'est ce que je me disais en sortant de la
forge du citoyen Malbout. En voilà un
gaillard ! Il aurait fallu le faire parler à la Maison
du Peuple la veille du mémorable 16 mai. Malheu-
reusement les comités l'ont laissé dans l'ombre,
s'escrimer sur son enclume à façonner le fer rouge

en lui portant des coups aussi vigoureux que ses convictions de l'heure.

Le petit village de Poirel est l'une des perles du Jorat. On y jouit d'une vue superbe sur les Alpes. Son maréchal a l'âme poétique, ce qui arrive à la campagne bien plus souvent qu'on ne pense. Malbout était sorti de l'école, fier de ce que, à la visite, il avait été interrogé sur Guillaume Tell, — on ne disait pas encore Tell tout court. — Comme c'était sa figure favorite, avec celles de Winkelried et de Nicolas de Flue, il avait très bien exposé son sujet et obtenu la note maximum *un*. Puis, sa jolie voix de soprano se muant en baryton sonore devait lui conquérir pas mal de suffrages quand il chantait *O monts indépendants*, ou pleurait *Ma Suisse chérie*.

A Poirel on lit la *Revue*. Un jour Malbout trouva par hasard sur le pas de sa porte un numéro du *Droit du Peuple* et un numéro du *Berner Tagwacht*. — Tiens, se dit-il, qui n'entend qu'une cloche n'entend qu'un son !

Tandis que les braves agriculteurs de l'endroit, de retour des champs, faisaient un petit bout de coter de retour après avoir mangé la soupe du soir, le maréchal Malbout alluma sa pipe et prit connaissance des deux journaux dont grâce à son talent bilingue naturel il absorba la substance savoureuse. Alors ses yeux s'ouvrirent, il eut des éblouissements, tant la clarté était vive; tour à tour il voyait rouge et noir et bientôt un bolchéviste serrant la main de l'ex-général. Oh ! quel beau geste de réconciliation; c'était le symbole d'une patrie reconstruite sur de nouvelles bases, assez solides pour défier les redoutables fantaisies éventuelles de la Société des Nations. Dès lors, il fallait voter non et il fallait faire de la propagande dans ce sens. On citait déjà deux ou trois convertis.

Le jour de l'Ascension, passant au lieu où l'on exerçait la pompe du village, Malbout, le regard fixé sur un petit manifeste, reçut, par inadvertance sans doute, une giclée qui le fit choir sur son derrière. Il se releva prestement et, montrant à ceux qui étaient accourus le papier gluant : « Si vous ne voulez pas que la Société des Nations brûle notre village, vous voterez comme moi, vous voterez non, car... (et ici devrait s'intercaler le texte qu'il lut, tiré d'une proclamation éditée par les non accessionnistes).

Je viens de consulter les résultats... A Poirel, rien que des oui, sauf un non. Cette note maximum enorgueillit Malbout : « J'ai fait ce que j'ai pu, tant pis pour ceux qui ont voté oui, tant pis pour nous ! » Et demain comme hier il façonnera le fer rouge après avoir mis au feu le fer noir, qui deviendra rouge...
Jean de la Cerjaulette.

A QUELQUE CHOSE MALHEUR EST BON

LA Chronique de La Vallée, de laquelle sont extraites ces lignes, raconte ainsi l'origine de l'industrie dans ce district :

« En 1706, à la suite d'une longue sécheresse, le feu dévora une partie des forêts de La Vallée, situées à l'Orient-de-l'Orbe. L'incendie dura plusieurs jours et ruina les familles qui se livraient à l'exploitation forestière. Mais de ce mal sortit un bien, l'industrie, car il fallut alors chercher les moyens de vivre.

» Les arts et l'industrie commencèrent à s'introduire dans la contrée. L'écriture se perfectionna; plusieurs jeunes gens s'instruisirent pour pouvoir ensuite instruire les autres dans les écoles. Quelques-uns apprirent les métiers de tailleur, de cordonnier, de menuisier.

» C'est aussi à cette époque qu'on fit les premières horloges en bois. Jusqu'à ce temps, on comptait les heures, le jour, par le passage du soleil et de l'ombre dans les cheminées, et, la nuit, par l'inspection des astres. Bientôt on fabriqua des horloges en fer et en laiton, des couteaux, des rasoirs, des serrures, des boucles, des fusils.

» On établit des jardins à légumes; les femmes apprirent à tricoter. Auparavant, on ne portait point de bas, mais des guêtres larges et sans boutons, qui n'entraient pas dans le soulier; le tout en grossier drap de laine, comme le reste de l'habillement. »



LE FLON

Dédié aux Lausannois.

LES strophes que voici ne sont pas de forme absolument impeccable, mais elles sont tout de même assez gentilles. Et puis, c'est de chez nous. Vivons de notre vie !

Bien des vers ont déjà célébré la montagne,
Le lac aux flots d'azur, sans rides, sans sillons,
Les fleurs, les papillons qui peuplent la campagne.
Nul ne s'est souvenu du Flon.

Mais non, on rit de lui, au mépris on l'expose,
Sauf quelque agriculteur qui remplit son fenil
Du foin que fait pousser l'eau de ce nouveau Nil
Dans la plaine où Davel repose.

O Flon ! sois généreux ; à ces ingrats pardonne ;
Continue à jaillir pur et frais de ce bois,
Où l'on entend le soir la feuille qui frissonne,
Le cri de la biche aux abois.

Là, modeste et caché sous un rideau de branches,
Ton onde réfléchit de grands bouquets d'iris,
Chèvre-feuille et jasmin, renoncules et lys,
Muguet, anémones, pervenches.

Sur tes humides bords, étalant leurs racines,
Se dressent vers le ciel de grands et noirs sapins,
Et des chênes ombreux, des mélèzes, des pins,
Où s'enlacent lierre et glycines.

Tu vois les amoureux cherchant la solitude,
Se parlant du regard, fuyant les longs discours,
Et délicatement tu vas, poursuis ton cours,
Ne troublant pas leur quiétude.

Mais pourquoi quittes-tu cette fraîche verdure
Pour entrer sous la voûte où, cruelle rigueur !
Le Conseil communal rend ta course plus dure
Et dure aussi rend ton odeur ?

Pourquoi, dans ces bas lieux, épouses-tu la Louve ?
Et pourquoi dans ton sein reçois-tu nos égouts,
Paraissant t'inspirer de ces infâmes goûts
Que partout, hélas ! on retrouve ?

Pourquoi ?... C'est le secret de ta triste naissance !
L'homme à sa volonté se plaît à te plier :
A quoi sert de gémir, combattre, supplier,
Un mur t'impose obéissance !

A cela, beaux moqueurs, hé ! que répondez-vous ?...
Si le Flon est impur, s'il choque l'œil, le nez,
La faute en est à qui ?... Franchement, répondez :
A toi, à moi, à lui, à tous !

Dès lors, si l'on te dit : ta couleur est commune,
O Flon ! coulant toujours sous la voûte des cieus,
Réponds aux insulteurs, d'un ton haut, dédaigneux :
Adressez-vous à la commune !

Niche.

Question indiscrette. — M. le pasteur fait une tournée dans sa paroisse. Il rencontre une gentille petite fille dans une famille.

— Tu aimes bien le bon Dieu !
— Oh ! oui, m'sieur le pasteur.
— Eh ! bien, que fais-tu le soir, avant de t'endormir ?

—
— Oui, avant de te coucher, qu'est-ce que tu fais, tous les soirs ?

— Eh ! bien, je fais pi..., dit la fillette en baissant les yeux.

Sous la pluie. — Ne jugez jamais un homme d'après le parapluie qu'il porte.

— Pourquoi ?
— Il est si rare que ce soit le sien !

LA PSYCHOLOGIE DU NOUVEAU DÉCORÉ

N'en jetez plus ! Il en pleuvait, ma parole. Pas une boutonnière qui n'eût son petit bout de ruban rouge ou violet ou vert. Tout l'arc-en-ciel allait y passer. Pour être républicain on n'en est pas moins homme, que diable ! Un petit ruban, ça fait toujours bien dans le paysage. Et puis, quand même il y eût ces temps derniers excès de prodigalité, tout le monde n'en a pas; les « décorés » peuvent encore se compter. Ah ! mais qu'ils profitent; pour peu que la distribution recommence, le meilleur moyen de se distinguer sera une boutonnière vierge de tout ruban.

Nous pensons faire plaisir à tous les nouveaux décorés en reproduisant la spirituelle page que voici, de Monselet.



Le jour de la nomination au grade de chevalier de la Légion d'honneur est classé dans la série des *plus beaux jours de la vie*.

C'est le premier degré — et le plus difficile à atteindre — dans la voie des « honneurs ».

Le reste va tout seul.

A de rares exceptions près, le nouveau décoré peut donc être considéré comme un homme parfaitement heureux.

* * *

Après avoir constaté sa nomination au *Journal Officiel*, le nouveau décoré n'a rien de plus pressé que d'envoyer chercher une petite boîte de rubans rouges.

Mais il est rare que sa domestique s'acquitte avec intelligence de cette mission. Il décide donc qu'il s'en chargera lui-même.

En conséquence, il se dirige vers les galeries du Palais-Royal, il entre, le front levé, dans un de ces magasins étincelants où, sur des coussins de velours, s'étalent des plaques de pierreries, des crachats de diamants, des croix de toutes les dimensions, — éblouissants spécimens de tous les ordres de la terre.

Que de fois ne s'était-il pas arrêté en contemplation devant ces vitrines incandescentes ! Avec quels regards d'envie n'avait-il pas plongé dans ce pélemèle féerique.

Aujourd'hui, le voilà qui, comme Ruy Blas « marche vivant dans son rêve étoilé ».

— Madame, dit-il en écoutant sa propre voix avec ravissement, voulez-vous me montrer des rubans de la Légion d'honneur ?

— Volontiers, Monsieur, lui répond la marchande, qui lui semble belle comme un astre.

Et elle vide devant lui tout un assortiment.

— Voici des nœuds à deux pointes, à trois pointes, dit-elle, en voici de gracieux, de sévères, de négligés, de chiffonnés, de tortillés... en voici de larges... et de presque imperceptibles.

Si le nouveau décoré n'écouait que son goût, il choisirait le plus large, mais il n'ose.

La marchande ajoute, de son chant de sirène :

— Nous en avons d'autres, en imitation de corail, à l'usage des gens économes... on les nettoie avec une petite brosse... et ils durent toute la vie... Toute la vie !

* * *

Le nouveau décoré est long à faire son choix, pourtant il s'arrête à une douzaine de rubans variés.

— C'est trois francs soixante centimes, lui dit la marchande.

Et il estime que c'est pour rien. Trente centimes le bout de ruban. Et il paye avec enthousiasme.

Puis, solennellement, il s'en plante un sur le revers gauche de son habit.

Pas sur le revers droit, cela ne compterait pas.

* * *

La première sortie du nouveau décoré ne s'acquitte pas sans une certaine émotion. Il affecte un air indifférent qui ne trompe personne, malgré lui, ses regards s'en vont chercher sa boutonnière, ce qui le fait affreusement loucher.

Il ne peut résister au désir de se regarder dans toutes les glaces qu'il trouve sur son chemin.

Il sourit de sa faiblesse, car il faut admettre, n'est-ce pas ? que le nouveau décoré est un homme intelligent, mieux que cela, un homme d'esprit.